

NÉRO 0004

La Chaux-de-Fonds, le 13 mai 1919.

National Suisse

A la mémoire du professeur Wilhelm Oechsl

(D'un collaborateur)

Le samedi 26 avril dernier, est mort subitement à Weggis, d'une attaque d'apoplexie, à l'âge de 68 ans, le professeur Dr W. Oechsl, qui enseignait avec distinction l'histoire à l'École polytechnique fédérale depuis 1887, et depuis 1894 également à l'Université de Zurich. On a déjà dit la grande perte que font ces deux établissements d'instruction supérieure par la disparition inattendue de ce vaillant patriote qui, avec le professeur Dirauer, de St-Gall, tient le premier rang parmi nos historiens nationaux. Après avoir terminé ses études, Oechsl entreprit quelques voyages destinés à compléter ses connaissances en histoire, visita des archives, enseigna pendant peu de temps en France et vint s'installer à Winterthour, où il fut pendant dix ans professeur d'histoire aux écoles supérieures de la ville; en 1887 il passa à Zurich, sa ville natale, en qualité de professeur d'histoire à l'École polytechnique fédérale; en 1893, après le décès du professeur Georges de Wyss, qui a été lui aussi un des maîtres d'Oechsl, il le remplace à l'Université de Zurich, où il prend l'enseignement de l'histoire suisse.

Oechsl n'était pas seulement un savant, un infatigable travailleur, mais un homme de caractère droit, fidèle à ses principes, ne cachant jamais ses sympathies, soit dans ses livres d'enseignement de l'histoire, dans lesquels les véritables traditions libérales de la Suisse sont toujours soigneusement relevées, soit dans ses études historiques, où rien ne le fait dévier du droit chemin patriotique qu'il s'est tracé.

Ses travaux historiques sont légion, ils se distinguent non seulement par leur précision et leur exactitude, mais aussi par la perfection de la forme. Son ouvrage sur les origines de la Confédération, publié en 1891, à l'occasion du 600^{me} anniversaire de la Suisse, est un travail classique et définitif.

Son histoire de l'École polytechnique fédérale, publiée en 1905, à l'occasion du 50^{me} anniversaire de cet établissement, 1855-1905, en deux superbes volumes, richement illustrés, est une oeuvre aussi complète que fidèle. Il écrivit de même, en 1905, à l'occasion du cinquantenaire de l'Université de

Zurich, 1855-1906, l'histoire de cet établissement qui lui tenait à coeur. On sait que l'idée de créer une Université suisse fut jetée en 1798, pendant la période éphémère de la république helvétique, par Stapfer.

Pour la Société suisse d'antiquité, «Antiquarische gesellschaft», Oechsl, qui avait consenti à en devenir l'archiviste, écrivit des études remarquées, entre autres sur les origines du pays des Grisons et du Valais. C'est évidemment son étude sur l'Université

de Calvin, qui lui valut en 1909 le titre de docteur honoraire de l'Université de Genève, à l'occasion des fêtes de Calvin. Il a également écrit sur l'établissement des Burgondes et des Alamans en Suisse.

Dans le «Jahrbuch», d'Hilty, nous trouvons entre autres des études de lui sur les relations de la Suisse avec l'Empire allemand, jusqu'à la guerre de Souabe en 1499.

Dans le «Jahrbuch für Schweizer Geschichte», il donne d'excellentes études sur les origines de la Confédération, entre autres celle qu'il intitule «Orte und Zugewandte», (Cantons et Alliés), où sont condensés des matériaux considérables sur tous les sujets complexes qui se rattachent à cette partie de notre histoire nationale.

Ses notices biographiques sur Gilg Tschudi, Alfred Escher, le Dr Jacob Dubs, nous montrent la diversité de ses investigations. Même l'histoire locale ne le laisse pas indifférent: lorsque la paroisse de Neumünster, en 1889, publie sa «Chronik der Kirchgemeinde Neumünster», il lance l'histoire des communes de Hottingen, Hirslanden et Riesbach, aujourd'hui annexés au grand Zurich.

En 1899, il fait paraître un mémoire sur la Suisse en 1798, 1799, puis sur le soulèvement de la Suisse en 1799.

Dans les «Neujahrsblätter du Waisenhaus», en 1907 et 1908, il donne une très intéressante relation du passage des Alliés en 1813 et 1814 à travers la Suisse.

Enfin, après s'être occupé déjà de Zwingli en 1884 et 1891, il s'associe avec élan à la publication de 1919 à l'occasion du 400^{me} anniversaire du réformateur, où il parle de Zwingli, homme d'Etat, le classant comme le plus audacieux des hommes d'Etat que la Suisse a produits.

Oechsl appréciait fort les Welsches, l'élevation de leur culture, leur esprit; il vantait le rôle que Genève a joué dans le monde lorsqu'elle était la Rome protestante, son Académie où ont professé tant de grands

esprits. Il aimait d'une égale affection tous les Suisses, romans comme aléman, romanches comme italiens. Dans le grand conflit qui divise le monde, Oechsli ne méconnaissait point le rôle de la France et de l'Angleterre à notre égard; l'un de ses derniers travaux historiques est celui qu'il publia dans la «Nouvelle Gazette de Zurich», peu de temps avant sa mort, sur les relations de l'Angleterre avec la Suisse à travers les âges et dont il a paru en brochure un tirage à part.

Les articles intitulés «England und die Schweiz», ont paru en mars dernier dans les numéros 349, 373, 379, 387 et 406 de la «Nouvelle Gazette de Zurich», le dernier a pour sous-titre: «England im Neuénburger Handel».

Nous avons laissé pour la fin l'«Histoire de la Suisse au XIXme siècle», dont il parut seulement deux volumes, le premier en 1903, le second en 1913, et qui ne nous conduit pas plus loin que 1830. Oechsli n'aura pas eu la bonne fortune de mettre la dernière main à cette oeuvre attachante et captivante, comme il l'aurait vivement désiré. Les archives étrangères, il l'a écrit lui-même, étaient devenues inaccessibles, grâce à la guerre. Mais ainsi que l'a dit son ami, le professeur Meyer de Knonau, dans le discours qu'il a prononcé sur la tombe du défunt, l'oeuvre lui survivra: le professeur Gagliardi, un de ses élèves, en sera le continuateur. Gagliardi a déjà fait ses preuves, on lui doit entre autres un travail sur Hans Waldmann, le bourgmestre de Zu-

rich, paru à Bâle en 1911 et intitulé: «Documents pour servir à l'histoire du bourgmestre Hans Waldmann», puis une histoire d'Alfred Escher, le grand homme d'Etat de Zurich de 1848, dont le premier volume sorti de presse récemment, a fourni à Oechsli l'occasion d'en rendre compte dans la «Nouvelle Gazette de Zurich», des 20, 21, 24, 25 et 26 février dernier, Nos 257, 263, 277, 283 et 289, d'une façon détaillée, qui en est le meilleur éloge.

Le collègue d'Oechsli dans le corps enseignant de l'Ecole polytechnique, professeur Auguste Guillard, qui a donné dans la «Gazette de Lausanne» du 1er mai, une nécrologie du défunt, termine sa notice par ces mots que nous aimons à relever ici:

«Suisse de vieille roche, Wilhelm Oechsli était simple dans ses goûts et d'une grande modestie. Il ne se mettait jamais en avant. Bien mieux, il déclinait les honneurs quand on les lui offrit. C'est ainsi qu'il ne voulut jamais être doyen de la faculté de philosophie et recteur de l'Université. Comme on le pressait récemment d'accepter le poste auquel sa réputation aurait donné du lustre, il refusa en alléguant son inaptitude à l'administration. Absolument désintéressé et dédaignant la gloire, Oechsli ne voulut vivre que pour la science, qu'il mit au service de son pays. C'était un beau caractère, universellement respecté chez nous.»

A. R.

Oltner Tagblatt 3-5-23

Prof. Wilhelm Dechsl.

Ganz unerwartet für alle Freunde der vaterländischen Geschichte ist am letzten Samstag die Nachricht von Weggis gekommen, daß inmitten der Berge der Urschweiz, deren Geschichte er ein bleibendes Denkmal gesetzt hat, Prof. Dr. W. Dechsl., der Lehrer der Schweizergeschichte an der eidgenössischen technischen Hochschule und an der Universität Zürich, einem Schlaganfall erlegen sei. Ein Herzleiden hatte schon seit längerer Zeit seine äußerlich so kraftvolle Gestalt erschüttert und raffte ihn nun plötzlich dahin, bevor er sich der ihm zuteil gewordenen Entlastung erfreuen konnte.

Sein Heimgang ist ein unersehlicher Verlust für die Schweizergeschichtliche Forschung, denn im Laufe eines langen Gelehrtenlebens hatte er sich eine staunenerregende Kenntnis der Vergangenheit unseres Vaterlandes und seiner historischen Quellen erworben, die ihn zu einem der prominentesten Vertreter dieses Faches überhaupt machte. Aber auch die beiden Lehramtstellen, an denen er dozierte, trifft dieser Tod aufs schwerste; denn er gehörte zu deren hervorragendsten Lehrern. Darum darf sich dem Danke, den dem Verstorbenen die beiden Rektoren dieser Hochschulen an der Bahre abstatteten, das ganze Schweizervolk anschließen.

Im Jahre 1853 geboren, studierte Wilhelm Dechsl an der Zürcher Universität zuerst Theologie, dann Geschichte und Philosophie, später auch in Heidelberg und Berlin. Nach einem zweijährigen Aufenthalt in Paris und Valenciennes als Student und Lehrer folgte er einem Rufe an die höhern Schulen Winterthurs, wo er sich im Lehrfache der Geschichte eine reiche pädagogische Erfahrung sammelte. Dechsl war also vor allem Schulmann. Aus den Bedürfnissen des Mittelschulunterrichtes heraus schrieb er im Laufe der Jahre eine Reihe von Lehrbüchern der Welt- und Schweizergeschichte. Sie wurden angefochten, diese Schulbücher Dechslis; denn ihr Verfasser vertrat darin mit Ueberzeugung seine freie protestantische Auffassung. Aber daß ihnen alle Anfechtungen nichts anzuhaben vermochten, zeigt sich aus dem Umstande, daß sie in sehr vielen Schulen Eingang fanden und immer wieder aufgelegt werden mußten; denn sie ruhten auf tüchtiger Gelehrtenarbeit und waren mit großem pädagogischen Geschick geschrieben, und alle Anfeindungen vermochte ihr Verfasser mit einer ungemein tiefen Sachkenntnis abzuwehren. Eine Verteidigung, zu der er noch in jüngster Zeit genötigt war, bezeugt die Art und Weise, wie er für das eintrat, was er als wahr erkannt hatte: ohne persönliche Spitze, rein auf Grund der Tatsachen, wie sie sich aus den Quellen ergeben, wies er die Unhaltbarkeit der gegnerischen Ansichten nach. Es war eine vornehme Kampfesart, die nur dem gründlichen Gelehrten eigen ist, dem die Wahrheit der Wissenschaft über alle Rücksichten des Tages geht,

und sie legt zugleich Zeugnis ab für die hohe Meinung dieses Mannes. Zum Teil der Schule, zum Teil einem weiteren Publikum sollten Dechslis Quellenbücher zur Schweizergeschichte dienen, in denen eine große Zahl von Quellenstücken zur Beleuchtung unserer heimischen Geschichte gesammelt wurden.

Schon in Winterthur hatte sich Dechsl der historischen Forschung zugewandt. Nach seiner Berufung an die technische Hochschule 1887 auf den bisher noch unbesetzt gebliebenen Lehrstuhl für Schweizergeschichte, und vollends, seitdem er 1893 als Nachfolger Georg v. Wyß' in den Lehrkörper der Universität eintrat, konnte er sich ganz der Wissenschaft zuwenden, für die er die wertvollsten Gaben mitbrachte: einen staunenswerten Fleiß, scharfen kritischen Sinn und die Fähigkeit der klaren, schönen Darstellung in der Sprache. Aber auch seine Lehrtätigkeit war äußerst fruchtbar. Seine Vorlesungen und Seminare zogen viele Studenten zur Schweizergeschichte, und eine Reihe tüchtiger Dissertationen ging aus diesem anregenden Verkehr zwischen Lehrer und Schüler hervor; denn mit Hingabe nahm sich Prof. Dechsl seiner Schüler an und verfolgte deren Arbeiten mit seinem Rate. Und wenn auch seine Vorlesungen nicht hinrissen, so fühlte man doch aus ihnen jederzeit den warmen Ton des wahrhaften Patrioten heraus, dem die Geschichte des Vaterlandes nicht bloß ein Gegenstand verstandesmäßiger Betrachtung, sondern wirklich Herzenssache war.

Es war auch nicht Zufall, daß er die Themata zu seinen großen wissenschaftlichen Werken mit Vorliebe aus den Zeiten des Ueberganges, des Neuaufbaues nahm, in denen sich die Kräfte unseres Landes wieder verjüngten. Zwar erstreckte sich seine Forscherarbeit auf alle Gebiete der Schweizergeschichte von der Urzeit bis auf die Gegenwart. Es waren aber vor allem drei Epochen, die ihn anzogen und die er wie kaum ein anderer beherrschte. Schon in einer Studie von 1890 hatte er die historischen Gründer der schweizerischen Eidgenossenschaft festgestellt. Der Bundesrat traf eine

überaus glückliche Wahl, als er Dechsl die Ausarbeitung der Festschrift für die 6. Säcularfeier des ersten Bundes übertrug. Das Werk, das Dechsl 1891 dem Schweizervolke schenkte, „Die Anfänge der schweizerischen Eidgenossenschaft“, ist das vorzüglichste und grundlegende über diesen Gegenstand. Es ist zugleich eines der schönsten Denkmäler unserer neuesten schweizerischen Geschichtsschreibung; denn der Gelehrte verstand es, den so weitreichenden, mit durchgreifender Kritik ganz aus den Quellen erarbeiteten Gegenstand in einer Form darzustellen, die diese Festschrift auch dem größeren Publikum für die sie bestimmt war, zur genießbaren Lektüre machte. Als eine Weiterführung dieses Themas dürfen die Arbeiten von grundlegender Bedeutung betrachtet werden, „die Beziehungen

der Schweizerischen Eidgenossenschaft zum deutschen Reiche bis zum Schwabenkriege", wo die allmähliche Loslösung vom Reichsverbande geschildert wird, die umfangreiche Arbeit über „Orte und Züge der Eidgenossenschaft", welche die Stellung der einzelnen Glieder des Bundes und dessen allmähliches Wachstum behandelt, endlich als eine seiner letzten größeren Abhandlungen „die Benennungen der alten Eidgenossenschaft und ihrer Glieder".

Als überzeugter Protestant hatte Dechslis sich schon früh mit der Geschichte des Reformationszeitalters beschäftigt und ihr am Anfang seiner Gelehrtenlaufbahn 1884 eine Studie gewidmet: „Zur Zwinglifesteier 1484—1884. Der Pensionenbrief von 1503". Hier schilderte er jene traurigen Erscheinungen des Pensionen- und Söldnerwesens der alten Eidgenossen, das am meisten zur Entartung des politischen Geistes der Schweiz in der Neuzeit beigetragen hatte und unter Zürichs Führung umsonst von einigen einsichtigen Patrioten, vor allem Zwingli, bekämpft worden war. Hatte Dechslis hier den Zürcher Reformator in seiner ersten politischen Tätigkeit dargestellt, so widmete er sein letztes Lebenswerk auf den Gedenktag der Zürcher Reformation „Zwingli als Staatsmann" in der prachtvollen Jubiläumsschrift auf den 1. Januar 1919. Einem dritten großen Uebergangsbetriebe wandte er sich zu, indem er in einer Reihe von Arbeiten die Zeit der Wende des 18. und 19. Jahrhunderts erforchte. Im Sammelwerke „Vor hundert Jahren", 1899 erschienen, behandelte er „die Schweiz in den Jahren 1798 und 1799", in einem Vortrage „die Volkserhebung im Frühjahr 1799", in zwei Zürcher Neujahrsblättern den „Durchzug der Alliierten durch die Schweiz 1813/14". Diese Arbeiten, sowie sein im Laufe der Jahre gewaltig gesteigertes Ansehen als Historiker trugen ihm den ehrenvollen Ruf ein, in der „Staatengeschichte der neuesten Zeit", einem Sammelwerke, zu dem die hervorragendsten Gelehrten Beiträge geliefert hatten, „Die Geschichte der Schweiz im 19. Jahrhundert darzustellen. In zwei gewaltigen Bänden, 1903 und 1913 erschienen, führte er seine Aufgabe bis zum Jahre 1830 durch, indem er einen unabschließbaren Stoff in eine klare und flüssige sprachliche Form goß. Nun ist dieses Werk Torso geblieben; doch es besteht die Hoffnung, daß es von einer jüngern, von Prof. Dechslis selbst empfohlenen Kraft weitergeführt werden wird.

Wie viele Arbeiten wären noch aufzuzählen, die dieser rastlos tätige, ganz der wissenschaftlichen Erkenntnis lebende Mann veröffentlichte! Er selber, der so ungemein befruchtend auf die Geschichtswissenschaft wirkte, verbarg sich bescheiden hinter seinem Werk. Doch war er immer auf dem Plan, wenn der Ruf an ihn erging und erfüllte mit der Gewissenhaftigkeit, die seiner Wahrheitsliebe entsprang, das von ihm Verlangte. Eine Reihe von Arbeiten hatten der Feier der Erinnerung an große historische Ereignisse gedient. Aber auch wenn es galt, in der öffentlichen Meinung falsche Auffassungen zu berichtigen, wies er deren Unhaltbarkeit an

Hand der scharf erfaßten geschichtlichen Grundlage nach, so noch jüngst in einer Artikelserie der „Neuen Zürch. Ztg." über „England und die Schweiz", in der er die Verdienste hervorhob, die England sich in entscheidenden Stunden um die Schweiz erworben hat. Die verdiente Anerkennung blieb seinem Wirken nicht verlagert. Schon früher hatte ihm eine Arbeit über die Akademie Calvins den Ehrendoktor der Universität Genf eingetragen. Das Reformationsjubiläum 1919 war der Anlaß, ihn mit dem theologischen Ehrendoktor der Universität Zürich auszuzeichnen.

Unererschütterliche Wahrheitsliebe, starke Ueberzeugungstreue und ein hoher männlicher Mut sind die Grundzüge von Wilhelm Dechslis Persönlichkeit und Werk. Auch für ihn gelten, wie an der Trauerfeier, die am letzten Mittwoch Nachmittag im Krematorium in Zürich in einer stillen Gemeinde von Verwandten und Freunden des zu früh Dahingegangenen sein Kollege, Hr. Prof. Meyer v. Knonau, schön ausführte, die Worte, die seinem Haupthelden Ulrich Zwingli nachgesprochen wurden und mit denen er sein Jugendwerk „Zur Zwinglifesteier" schloß. Er sagte hier: „Und wenn die katholische Schweiz sich heute wie vor dreieinhalb Jahrhunderten von dem religiösen Reformator Zwingli

abwendet, so wird sie doch dem Patrioten Zwingli ihre Anerkennung nicht verlagern; sie wird einstimmen in das Zeugnis, das ihm ein Gegner auf dem Schlachtfeld von Kappel angesichts der entseelten Leiche gegeben hat: „Wie du auch Glaubens halber gewesen, so weiß ich, daß du ein redlicher Eidgenosse gewesen bist." Ein redlicher Eidgenosse war auch Prof. Dechslis. Dieses Zeugnis werden ihm auch seine Gegner nicht verlagern. Seinen Freunden aber und zumal dem Schreibenden, der so manches Semester Dechslis wissenschaftliche Anregungen u. seinen Rat empfangen hat, geziemt es, für das Andenken dieses Mannes, das stets in Ehren bleiben möge, einzutreten und dem Schweizervolk zu sagen, daß es in Wilhelm Dechslis einen seiner besten Söhne verloren hat.

R. M.

Zentralbibliothek Zürich



ZM01512982